

En guise de fin voici une complice « correspondance » de lecture... à l'occasion d'un éditorial de l'infâme bulletin de l'association Patou... MV

Editorial

Décidément, ce nouveau numéro de « l'infâme » est à l'amble du précédent, riche de vos contributions, de vos écritures comme de vos lectures. Les plumes se délient donc, à l'images des langues et des mots qui animèrent les dernières soirées tenues à Patou.

De nouveau s'y retrouvent des résonances croisées dans les différentes productions qui constituent ce bulletin. Douleurs, maltraitements, traumatismes, mort et manque de mots sont au centre de ces écrits qui tentent, chacun à leur manière, de trouver, de situer, d'explorer le sort du psychique et les modalités du travail de l'analysant, de l'analysé, de l'analyste face à l'effroi.

Alors que faire avec le constat de cette convergence (répétitive) dans ce bulletin d'une part, et l'actualité brûlante qui nous submerge d'autre part : celle de la guerre ?

Encore et toujours la guerre, c'est à dire justement : Des douleurs, des maltraitements, des traumatismes, la mort et, malgré la pléthore d'informations, le manque cruel de mots.

Si, comme je l'ai déjà dit ici, « les psychanalystes pêchent par leurs prêches », il me semble que leur silence (j'y inclue le mien) à propos de cette guerre est plutôt assourdissant.

Je ne pense pas qu'un analyste aurait quelque chose de particulièrement signifiant à déclarer quant à une opinion de plus ou de moins, pour ou contre cette guerre là. Il s'exprimerait là en tant que citoyen plus ou moins bien informé, rien de plus.

Mais à lire Peter Brooks (qui n'est pas analyste, et c'est très bien ainsi) reprenant le titre d'un article célèbre de Freud (cf. plus loin) je me suis demandé quelle sorte d'effroi nous avait donc saisi pour que nous ne puissions dire quelque chose de l'horreur actuelle qu'au prix de déplacements. Que nous renvoie donc cette nouvelle guerre, aussi folle que n'importe quelle autre, ou plus folle encore que les précédentes ? Que nous renvoie t-elle de si insupportable que nous ne puissions, même entre nous, en parler un tant soit peu ? Comme si, peut-être, nous acquiescions de fait que parler de cela ne servirait à rien ? Ce qui serait quand même un comble. Alors pour combler quoi ?

Je ne crois pas, même si on l'entend souvent, que le silence soit mortel, il est même des circonstances où il est tout le contraire. Ce que je crois en revanche c'est que la mort produit toujours le silence de ce qu'elle occit.

Je pense aussi, avec, contre, J. Derrida, que la mort œuvre en silence, et que donc derrière, à côté, du battage médiatique qu'orchestrent de concert Bush et Saddam, un

discours bien plus sourd, bien plus discret, est à l'œuvre. Un discours qui certainement nous traverse, et qui justement nous cloue le bec.

Bonnes lectures

Marc Vincent

LE BEC DU DISCOURS

l'écriture s'emporte et l'écriture nous emporte
parfois
l'écriture en soi travaille,
car elle se travaille,
apprendre à écrire
c'est comme apprendre à parler

inscrire l'idée sur du papier,
laisser une trace, la reprendre,
dévoiler
un autre du verbe encore un autre encore beaucoup d'autres,
écrire dans une langue
des signes finement agencés
en mots, grammaire, style

chaque écriture les porte à sa façon
elle les emporte
oui elle les emporte, et elle s'emporte
dans une langue
à son gré, à son rythme
et surtout elle diffracte ce qu'on y met
au point d'apporter du tout autre
qu'ai-je donc voulu dire hier comment le comprendre puis-je encore écrire ceci

autrement

effort
risqué
disproportionné
d'un texte quittant son auteur,
et stable, croit-il,
alors qu'il aura sa vie propre,
ruse d'un inconscient qui toujours calcule
ou étrangeté singulière du lecteur
il déjoue la censure
et dévoile
ce qu'il interprète

Mais voici que soudain
par ce bulletin
chance et risque de la plume ou du clavier,

le blanc de frappe lui-même
assourdissant,
en silence,
trouve lecteur
De l'effroi, note-t-il,
mais rien sur l'irak et la guerre,
rien non plus, je le remarque, sur le mur qui se construit juste à côté,
un autre mur encore plus terrible que la mort qu'il cherche à éviter

à l'évidence un discours nous traverse,
un discours nous cloue le bec
circule entre nous
un discours peut-être sans nom
peut-on encore penser, parler, crier ?

Amis, si nous ne parvenons plus à rire ou à pleurer de nos divergences,
au moins cherchons ce qui assemble les clés de voûte
inébranlables
de nos opinions recroquevillées
Sont-elles vraiment politiques ?

le blanc de frappe construit sans cesse son mur
ici et là-bas, dedans, autour, à côté
et c'est la mort qui vient par le soupçon

si la retenue parvenait enfin à s'écrire
dans notre bulletin si petit, l'infâme,
juste un peu,
laissant se faire le travail de l'écriture,
seul, je veux dire en nous et en l'autre,
peut-être aurions-nous moins peur,
aurions-nous moins cette terreur des mots qui fâchent
à jamais
à mort

jean cooren (*en écho à l'éditorial de marc vincent,*
dans le dernier bulletin)